**A propos d'une inscription du Cloître de Saint-Sauveur.
La double vie posthume d'un clerc aixois : chanoine du
XIe s. ou évêque du Ve siècle ?**

Jean Guyon

► To cite this version:

Jean Guyon. A propos d'une inscription du Cloître de Saint-Sauveur. La double vie posthume d'un clerc aixois : chanoine du XIe s. ou évêque du Ve siècle ?. *Revue archéologique de Narbonnaise*, 1977, 10, pp. 199-216. 10.3406/ran.1977.1013 . hal-01471725

HAL Id: hal-01471725

<https://hal.science/hal-01471725>

Submitted on 20 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A propos d'une inscription du Cloître de Saint-Sauveur. La double vie posthume d'un clerc aixois : chanoine du XIe s. ou évêque du Ve siècle ?

Jean Guyon

Citer ce document / Cite this document :

Guyon Jean. A propos d'une inscription du Cloître de Saint-Sauveur. La double vie posthume d'un clerc aixois : chanoine du XIe s. ou évêque du Ve siècle ?. In: Revue archéologique de Narbonnaise, tome 10, 1977. pp. 199-216;

doi : 10.3406/ran.1977.1013

http://www.persee.fr/doc/ran_0557-7705_1977_num_10_1_1013

Document généré le 08/06/2016

A PROPOS D'UNE INSCRIPTION DU CLOÎTRE SAINT-SAUVEUR

La double vie posthume d'un clerc aixois :
chanoine du XI^e siècle ou évêque du V^e siècle ?

*A la mémoire d'Henri-Irénée Marrou**

Dans la galerie Ouest du cloître de la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence le bloc du stylobate qui supporte la seconde colonne géminée au Nord de l'angle Sud-Ouest est une pierre de remploi, sciée au moment de sa réutilisation, et porteuse d'une inscription chrétienne dont le texte incomplet reste visible dans l'entrecolonnement (fig. 1).

Sa localisation dans un endroit aussi fréquenté n'a pas manqué d'attirer l'attention des antiquaires et des historiens locaux. Leur curiosité s'est cependant manifestée de façon si intermittente qu'elle a permis le développement d'une double tradition érudite relative à cet unique texte : l'une, fondée sur l'épithaphe conservée, est le fait des érudits locaux qui en font une inscription du Moyen Âge ; l'autre, dépendant d'une tradition manuscrite, est représentée par les *Corpus* modernes d'inscriptions latines, qui acceptent le texte comme une inscription antique.

Le travail de révision et de refonte du *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule* d'Edmond Le Blant, entrepris sous la direction de M. Henri-Irénée Marrou (1), m'a fourni l'occasion de réexaminer cette double tradition et d'ajouter à un dossier déjà fourni une pièce

* Le texte de cet article, remis à la *Rev. Arch. de Narbonnaise* avant le décès de M. Marrou, est resté tel qu'il l'avait lu quelques mois avant sa mort. Le début de l'article et la note suivante indiquent — trop brièvement sans doute — quelle action décisive il a menée pour renouveler l'étude de l'ensemble des inscriptions chrétiennes de la Gaule, et comment il a travaillé personnellement à la révision de certaines inscriptions du Sud-Est.

C'est donc acquitter une dette de reconnaissance que de lui dédier ce travail : *bene laboravit in pace Xpi ; spiritus (suus) inter sanctos*, comme le disent les inscriptions chrétiennes des catacombes (ici extraites du cimetière des saints Pierre-et-Marcellin, à Rome : *ICUR*, NS, VI, 16623 et 16256) sur lesquelles il a si souvent travaillé.

(1) L'entreprise dirigée par M. Marrou est déjà très avancée : un volume est paru, *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, I, *Première Belgique*, par N. Gauthier, Paris, 1975 ; un second volume est sous presse, *RICG*, XV, *Viennoise (Nord)*, par F. Descombes. Les XIX fascicules du *RICG* complet remplaceront, en incluant les inscriptions du VIII^e siècle, le *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle* d'Ed. Le Blant, 2 vol., Paris, 1865, augmenté du *Nouveau Recueil*..., paru en 1892 (que l'on citera dans cette étude : Le Blant et Le Blant, N.R.).

Fig. 1. — L'inscription remployée dans le stylobate du cloître de la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence (réduction au 1/7^e environ) (Cliché de l'auteur).

inédite qui complète heureusement sur certains points la documentation ancienne (1). L'étude du dossier ainsi mis à jour permet, me semble-t-il, d'établir avec sûreté l'époque à laquelle appartient l'inscription et même de proposer avec prudence un nom pour son titulaire.

* *

Le fondateur de la première tradition semble être le collectionneur et érudit aixois Fauris de Saint-Vincens fils. Dans un mémoire présenté en 1819 devant l'Académie d'Aix (2), il est

(1) Une première esquisse, incomplète, de cette étude a été fournie dans ma thèse dactylographiée de l'E.P.H.E. (IV^e section), *Les inscriptions chrétiennes de Marseille, Narbonnaise Seconde et Alpes-Maritimes (des origines jusqu'à l'an 800)*, Paris, 1972. La notice détaillée de l'inscription révisée figurera au t. XII du *RICG*, dans le troisième volume à paraître, qui comprendra les t. XII-XIII (*Narbonnaise Seconde, Alpes-Maritimes*), par J. Guyon, et XIV (*Viennoise-Sud*), par H.-I. Marrou, Ch. Piétri et J. Guyon.

(2) A.-J.-A. de Saint-Vincens, *Mémoire sur un marbre qui sert de banquette dans le cloître de Saint-Sauveur et qui porte une inscription du X^e ou du XI^e siècle*, dans *Recueil de mémoires et autres pièces de prose et de vers qui ont été lus dans les séances de la Société des Amis des Sciences, des Lettres, de l'Agriculture et des Arts à Aix*,

Illustration non autorisée à la diffusion

Fig. 2. – Fac simile de l'inscription par Marius Reinaud (1819). (Cliché Archives des B.d.R.).

le premier à ma connaissance à avoir donné à l'imprimé non seulement le texte et un commentaire de l'inscription, mais aussi un *fac simile* dû au burin de Marius Reinaud (fig. 2) qui permet de constater que, si l'inscription n'a subi aucun dommage grave de 1819 à nos jours (à l'exception peut-être d'un léger éclat qui aurait détruit une partie du Q initial quatre lignes avant la fin), ses premières lignes ont cependant subi une usure si considérable du fait des passants et autres mendiants dont parle Saint-Vincens que sa copie sert à l'initiale d'utile complément pour l'établissement d'un texte aujourd'hui effacé.

Ce sont des critères d'ordre exclusivement paléographique – sur lesquels on reviendra – qui conduisirent Saint-Vincens à proposer de dater l'inscription du ^x^e ou ^{xi}^e siècle et à en faire l'épithaphe d'un docteur, d'un *grammaticus* pour lequel il avançait avec prudence le nom de Pontius qui est attesté à Aix dans des manuscrits médiévaux (1).

département des Bouches-du-Rhône, Aix, I, 1819, p. 336-360 et 1 pl. h.-t., à compléter par *Addition au mémoire de M. de Saint-Vincens sur un marbre qui sert de banquette dans le cloître de Saint-Sauveur et qui porte une inscription du X^e ou du XI^e siècle*, *ibid.*, p. 371-374 (consacrée à une nouvelle tentative de restitution du texte de l'inscription mutilée par l'abbé de Périer, autre érudit local). Les deux mémoires furent réunis dans une seule plaquette, également éditée à Aix en 1819.

(1) La datation est indiquée *loc. cit.*, p. 337 ; le nom de Pontius, qui apparaît, selon Saint-Vincens, dans un texte de 1072, est avancé *ibid.*, p. 353. En fait, le nom du *grammaticus* Pontius figure dans plusieurs textes relatifs à l'église d'Aix de la seconde moitié du ^x^e siècle : un premier, daté de 1050-1056, étudié par M.-H. Laurent, *Chanoines et réformes à Aix-en-Provence au XI^e siècle*, dans *Studi Gregoriani*, 4, 1952, p. 177-8 ; un second est un polyptique du milieu du ^x^e siècle, *ibid.*, p. 178-9 (pour la datation de ce texte, on pourra aussi se reporter à S. Rollins Guild, *Une quatrième génération d'hypothèses sur les problèmes de chronologie, de sens et de signification originelle des parties romanes de la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence*, mémoire de maîtrise dactylographié de l'Université de Provence (Aix-Marseille I), Aix, 1976, p. 249 ; un troisième est de 1069, M.-H. Laurent, *loc. cit.*, p. 180-181.

Les monographies de la cathédrale et du cloître écrites au XIX^e et au XX^e siècle reprennent toutes plus ou moins longuement et plus ou moins explicitement ses conclusions, reproduisant à l'occasion sa lecture ou se risquant à une interprétation plus personnelle. Je doute de les avoir toutes examinées et je me borne à signaler comme témoins de cette tradition qui fait de l'épithaphe aixoise celle d'un « chanoine grammairien » les études de J.-F. Porte (1833) (1), F. Maurin (1839) (2), J. Mille (1883) (3), A.-M. de la Tour-Keyrié (1885) (4), M. Constantin (1890) (5) et, plus récemment, de F. Benoit (1933), qui suit l'interprétation traditionnelle avec, peut-être, l'ombre d'une réserve (6).

* * *

Ainsi reprise et répétée à l'envi, la tradition aixoise acquérait une force et une consistance qui jouèrent sans doute d'un poids décisif dans la formation de la seconde tradition. Quand à la fin du XIX^e siècle Edmond Le Blant constitua son *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule* et qu'Otto Hirschfeld entreprit de son côté de collecter pour le compte du *Corpus inscriptionum latinarum* les inscriptions de Narbonnaise, leurs correspondants ou informateurs locaux ne pensèrent sans doute pas à leur signaler une inscription qui était tenue à Aix pour médiévale; le fait est en tout cas qu'ils ne firent pas figurer dans leurs recueils l'inscription telle que l'on pouvait la lire dans le cloître.

Cependant l'historiographie du texte n'avait pas commencé au début du XIX^e siècle avec Marcellin de Fonscolombe à qui Saint-Vincens attribue la découverte de l'inscription (7) : c'est de redécouverte qu'il aurait fallu parler à propos d'une épithaphe sans doute visible dès la construction — mal datée — du cloître, et certainement accessible en tout cas au XVII^e siècle, date à laquelle Balthazar Burle en dressa une copie (8) dont Otto Hirschfeld eut connaissance et qu'il intégra dans son *Corpus* (9).

Cette copie toutefois (fig. 3) présentait la particularité d'être non seulement très défectueuse, mais aussi incomplète, sans doute, comme on le verra, parce que la présentation de la pierre avait été modifiée entre le XVII^e et le XIX^e siècle : les quatre premières lettres de chaque ligne en sont donc absentes et, pour le reste, le copiste, non content d'avoir oublié une ligne entière, a réparti au petit bonheur les fragments d'une lecture mal assurée qu'il attribuait au mauvais état de l'inscription, gravée selon lui *in lapide marmoreo qui propter vetustatem pene legi potest*, « sur un marbre que l'on peut à peine lire à cause de son grand âge », — une appréciation que dément l'état actuel de conservation de la pierre.

Il n'est pas étonnant dans ces conditions que nul n'ait songé à faire le rapprochement entre ce texte presque informe et l'inscription conservée : aussi s'explique-t-on qu'à côté de la tradition locale et sa datation médiévale se soit développée une tradition plus académique tenant la pierre pour antique.

(1) J. F. Porte, *Aix ancien et moderne*, Aix, 1833, p. 154.

(2) F. Maurin, *Notice historique et descriptive de l'église métropolitaine Saint-Sauveur d'Aix (Provence)*, Aix, 1839, p. 69-70.

(3) J. Mille, *Notre métropole*, Aix, 1883, p. 211-213.

(4) A.-M. de la Tour-Keyrié, *Promenade d'un étranger à Aix...*, Aix, 1885, p. 65.

(5) M. Constantin, *Les paroisses du diocèse d'Aix*, I, Aix, 1890, p. 62.

(6) F. Benoit, *Aix-en-Provence — cathédrale Saint-Sauveur*, dans *Congrès Archéologique de France, XCV^e session tenue à Aix-en-Provence et Nice en 1932 par la Société Française d'Archéologie*, Paris, 1933, p. 26 : « une des banquettes de la galerie occidentale est faite d'une inscription funéraire d'un grammairien qui semble devoir être datée du XI^e siècle ».

(7) A.-J.-A. de Saint-Vincens, *loc. cit.*, p. 348.

(8) B. Burle, Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, ms. 606 (L. 580), f^o 324 r^o.

(9) *CIL*, XII, 5787.

Illustration non autorisée à la diffusion

Fig. 3. — Copie de l'inscription par Balthazar Burle (xvii^e siècle), Carpentras, Bibliothèque Inguimbertaine, ms. 606 (L. 580), f^o 324 r^o (Cliché Bibliothèque Inguimbertaine).

Délibérément ou par omission, Edmond Le Blant négligea à nouveau le texte qu'il aurait eu pourtant l'occasion de reproduire dans son *Nouveau Recueil*, postérieur au *CIL*; en revanche, Franz Buecheler l'intégra dans son recueil de *Carmina Epigraphica* (1), tout comme Ernst Diehl, qui le fait figurer sous la rubrique *Episcopi gallici* de ses *Inscriptiones latinae christianae veteres* (2); enfin, Michel Clerc — un aixois pourtant —, signale comme ses devanciers que l'inscription est perdue (3) et, sans la dater précisément, la considère certainement comme de la Basse Antiquité (4).

• •

(1) F. Buecheler, *Carmina latina epigraphica*, Berlin, 1895-1897, n^o 1745.

(2) E. Diehl, *Inscriptiones latinae christianae veteres* (= *ILCV*), 3 vol., Berlin, 1925-1931, reprod. anast., Berlin, 1961, augmenté d'un volume de *Supplementum* par J. Moreau et H.-I. Marrou, Berlin, 1962, n^o 1066.

(3) M. Clerc, *Aquae Sextiae*, Aix, 1916, n^o 101 de l'appendice épigraphique.

(4) *Ibid.*, p. 318 : « Une (inscription) que Balthazar Burle a lue dans le cloître de Saint-Sauveur paraît être l'épitaque d'un prêtre et ne peut se dater. » La formule ne doit pas faire illusion : ce développement se place dans une étude des origines du christianisme aixois.

Illustration non autorisée à la diffusion

Fig. 4. — Copie de l'inscription par Nicolas Peiresc (XVII^e siècle) Paris, Bibliothèque Nationale, ms. Lat. 8958, f^o 284 r^o (Cliché Bibliothèque Nationale).

Telles sont les deux traditions antagonistes. Avant de confronter sinon leurs lectures (car pour l'essentiel c'est le texte conservé qui fera foi), du moins leurs datations, il est nécessaire de verser au dossier une pièce supplémentaire qui avait échappé à la vigilance de Saint-Vincens comme d'Hirschfeld et de leurs épigones.

Il s'agit d'une lecture de l'inscription due au grand antiquaire aixois Nicolas Peiresc et conservée dans ses dossiers déposés à la Bibliothèque Nationale à Paris (1). Comme à l'ordinaire chez Peiresc, il s'agit d'une copie extrêmement soignée, presque un *fac simile* rendant compte jusqu'à la paléographie de l'inscription (fig. 4).

Elle donne une image aussi précise que possible de la pierre telle qu'elle était conservée autour des années 1630 au plus tard, Peiresc étant mort en 1634. A cette date, les premières lignes étaient moins abîmées qu'en 1819 et la lecture de Peiresc permettra, après celle de Saint-Vincens, de compléter à l'initiale un texte maintenant presque entièrement effacé ; il faut admettre d'autre part que les quatre ou cinq premières lettres de chaque ligne, absentes aussi bien du texte de Peiresc que de celui de Burle, étaient alors masquées, très vraisemblablement par les bases des colonnes du cloître. On supposera en effet que c'est à la faveur d'une restauration de la colonnade effectuée entre 1634 et 1819 qu'on a libéré l'ensemble du texte : l'hypothèse est d'autant plus vraisemblable que l'on discerne encore aujourd'hui sur la partie absente du texte de Peiresc une empreinte très nette qui a la même longueur que les bases de la colonnade (fig. 1) et que le texte est actuellement séparé de la grande dalle de marbre qui lui fait suite au Sud (2) par une pierre de même largeur que la partie tardivement dévoilée ;

(1) N. Peiresc, ms. B.N. Lat., 8958, f^o 284 r^o.

(2) Cette autre dalle, anépigraphe, est pourtant, avec celle de l'inscription, la seule plaque de marbre utilisée pour la construction du stylobate : aussi est-il possible qu'il s'agisse de la partie manquante de l'inscription, dont la face inscrite aurait été tournée vers le sol. Une vérification serait souhaitable ; elle s'avère pourtant difficile, cette dalle supportant la première colonne géminée au Nord du pilastre Sud-Ouest du cloître.

elle fut sans doute insérée au moment d'une restauration que l'on placerait volontiers à une date assez haute si l'on s'avise que les lettres qu'elle permit de découvrir aux premières lignes étaient déjà très usées au moment où Saint-Vincens fit graver son *fac simile* (fig. 2).

*
*
*

Fac simile et copie de Peiresc permettent d'établir presque entièrement le texte aujourd'hui abîmé d'une inscription gravée en lettres de 3,5 cm de haut sur un marbre long de 1,25 m, large de 0,70 m et épais de 0,14 m.

On figurera en italique les parties attestées seulement par les copies, ou dont l'existence est assurée par le contexte et l'on s'abstiendra pour l'instant de donner aussi bien des restitutions qu'une traduction qui seront fournies, ligne après ligne, dans le commentaire.

..... }^s
 } *que socius Xpi nnc///c///el na/a (?)*
 } *onscenderat obvia meritis illuc*
 } *spolium intravit ovens tua limina Xpe*
 5 } *s praecipuus ecclesiae doctor*
 } *carmen psalmografi canere David*
 } *quadragenis feliciter aevo*
 } *nctis pietate fuit dives in omnes*
 } *forte cum dignitate requiris*
 10 } *ue postrema demonstrant*

La paléographie appelle quelques remarques : des points séparent les mots les uns des autres, et, à en croire Peiresc, il y a un signe d'abréviation sur *Xpi* pour *Chr(ist)i*, l. 2 et *Xpe* pour *Chr(ist)e*, l. 4. Les A ont leur traverse brisée, les L leur barre oblique, et la queue des Q est inscrite dans le cercle principal de la lettre (du moins si l'on suit la copie de Saint-Vincens). Les nombreuses ligatures ont été imposées par la nécessité d'aligner verticalement les dernières lettres de chaque ligne : sont encore visibles les ligatures AV dans *intravit*, VA dans *tua* et NA dans *limina*, à la ligne 4 et ME dans *carmen* à la ligne 6; ne sont connues que par la copie de Peiresc les ligatures ET, ligne 2 (?), OB dans *obvia*, ligne 3 et AN dans *demonstrant*, ligne 10.

On notera aussi quelques vulgarismes : *ecclesiae* pour *ecclesiae* ligne 5, *psalmografi* pour *psalmographi*, ligne 6 et peut-être, selon l'interprétation que l'on choisit, *obvia* pour *obviam*, ligne 3.

On commencera l'étude de l'inscription par celle des deux dernières lignes qui en donnent manifestement la clé. Saint-Vincens ne s'en était pas avisé et l'abbé de Périer, dans l'additif à son mémoire, n'avait fait qu'entrevoir la vérité (1); Buecheler le premier le mit en évidence, qui proposait de restituer, sur la foi de la copie de Burle :

*si nomen c]um dignitate requiris
 versuum lillera p]rema demonstrat;*

aujourd'hui, le texte conservé permet de chercher pour le vers 9 un parallèle plus étroit dans une inscription, voisine, du Pin (entre Aix et Marseille), datée de 506, *CIL*, XII, 631 = *ILCV*, 3438,

*nomen dulce, lector, si forte defunctae requires,
 a capite per lilleras deorsum pellegendo cognoscis;*

(1) A.-J.-A. de Saint-Vincens, *loc. cit.*, p. 372 : l'abbé de Périer suggère que c'est la fin — supposée à tort perdue — du texte qui aurait indiqué le nom et la *dignitas* du défunt.

sans prétendre à l'exactitude, ou pourrait donc songer à une intégration du type

*nomen, lector, si[forte cum dignitate requiris
littera prima atque postrema demonstrant,*

« lecteur, si d'aventure tu cherches le nom et la *dignitas* (du défunt), la première et la dernière lettre te les indiquent. »

C'est donc l'annonce d'un acrostiche double, à la composition duquel les deux derniers vers ne participent pas : sur l'inscription en effet leurs dernières lettres sont en retrait par rapport à celles des lignes précédentes qui s'ordonnent au contraire sur une même ligne verticale pour être lues ensemble (1).

Le nom du défunt était donné par le début — aujourd'hui perdu — de chaque vers, et sa *dignitas* par la fin : insoupçonnable tant qu'on ne connaissait que la copie de Burle, elle apparaît sans ambiguïté à la lecture de la pierre, et plus encore de la copie de Peiresc : ACERDOS, à compléter évidemment en *sacerdos*, un titre (sur la signification duquel on reviendra) qui fut porté par un défunt dont le nom, lui aussi, devait compter huit lettres.

Grâce à cet acrostiche, on est sûr que l'inscription complète se limitait à dix lignes dont la première, terminée par un S, disparut très tôt, probablement au moment même du remploi de la pierre, quand on la moulura sommairement comme les autres blocs du stylobate du cloître.

Les autres lacunes de l'inscription sont malheureusement plus malaisées à définir précisément. S'agissant d'un texte en vers, sans doute pourrait-on songer à s'aider de la métrique, mais elle s'éloigne trop des règles classiques pour que l'on puisse proposer avec quelque assurance des compléments, comme on tenterait de le faire avec des hexamètres réguliers. Plutôt que d'hexamètres en effet il s'agirait ici de *quasiversus*, si l'on veut reprendre un terme qu'Edmond Le Blant, citant Gennade, avait appliqué à une autre inscription aixoise, celle de Dextrianus (*CIL*, XII, 592 = *ILCV*, 3437), qui présente plus d'un point commun avec celle du cloître Saint-Sauveur.

Sans entrer dans un examen détaillé qui dépasserait les limites de cette étude, on se bornera à signaler qu'il s'agit d'un système dans lequel la régularité accentuelle des cinq dernières syllabes se substitue aux mètres des deux derniers pieds de l'hexamètre classique que l'on retrouve pourtant à l'occasion respectés, comme ici par exemple aux vers 4, 7 et 8; d'autre part, une certaine distinction des hémistiches peut se maintenir, dans la mesure où l'on peut discerner une articulation du sens là où l'on attendrait une coupe, comme par exemple ici au vers 4, et il n'y a pas d'enjambements, chaque vers semblant offrir un sens complet. À l'évidence, même si la métrique a évolué, le schéma de référence reste celui de l'hexamètre, chaque vers (si l'on se fie à l'exemple de l'inscription voisine de Dextrianus) ayant un nombre de syllabes qui ne disconviendrait pas à un hexamètre : c'est une indication précieuse qui permet au moins d'évaluer la lacune à gauche du texte conservé à un pied et demi ou deux pieds environ, soit cinq à six syllabes au plus.

Sur ces bases, il est possible d'étudier le reste du texte, qui mêle aux éloges convenus des

(1) Cette particularité, on le notera, avait échappé au graveur de Fauris de Saint-Vincens, dont l'incision est pourtant précise dans l'ensemble (fig. 2). Les restitutions que l'on peut proposer à l'initiale pour les deux derniers vers sont au moins aussi importantes que pour les vers précédents : aussi peut-on tenir pour assuré que ces deux lignes commençaient, comme elles finissent, avant le texte principal, de façon à isoler sans ambiguïté les lettres de l'acrostiche initial et final.

épitaphes métriques des notations plus originales, fort utiles pour connaître la personnalité du défunt et aider à l'identifier.

Le vers 2, aujourd'hui presque entièrement effacé, peut être partiellement restitué grâce aux copies anciennes. On devra cependant considérer comme perdue la fin du vers, après le mot *Christi* : le témoignage conjugué des manuscrits de Peiresc et de Burle montre qu'il était plus qu'à demi effacé dès le début du XVII^e siècle, et il faut sans doute imiter la prudence de Peiresc qui s'est contenté de relever la forme confuse de certaines lettres sans chercher à les interpréter. L'énigmatique NNC qui vient après *Christi*, comme les six dernières lettres, ETNA/A (?) (dans lesquelles figure une ligature, ET), s'expliquent certainement par l'usure qui a pu effacer une partie des lettres, ou des fragments de lettres ligaturées comme le texte en compte beaucoup (1); toutefois, faute d'un sens suffisamment plausible fourni par les quelques lettres attestées, les restitutions que l'on pourrait tenter de proposer ne sauraient être qu'aventureuses ou gratuites (2).

La première partie du vers est mieux conservée. Si *socius Christi* ne semble pas attesté en épigraphie chrétienne (3), qui sait cependant exprimer la même idée avec le verbe *sociare*, par exemple sur une inscription d'Italie du Sud, *CIL*, X, 1195 = *ILCV*, 1235,

fidis eius Xpo eum sociat,

on notera cependant d'une part que *socius* s'emploie couramment pour désigner l'association des défunts aux saints, comme sur une inscription de la ville voisine d'Arles de la seconde moitié du VI^e siècle, *CIL*, XII, 944 = *ILCV*, 1644, 16,

sanclorum socius fruilur cum laude coronam,

et d'autre part que des expressions comme *Christi amicus* ou *Christi heres* et d'autres encore du même type sont, elles, bien attestées (4) : aussi l'expression employée à Aix entre-t-elle dans des schémas convenus que l'on pourrait d'ailleurs sans doute retrouver employés au début, disparu, du vers. A cette place en effet, une restitution du type

amicus at]que socius Xpi,

« l'ami et le compagnon du Christ », rend certainement l'esprit, sinon peut-être exactement la lettre de l'inscription.

Le sens général du troisième vers, mieux conservé, est aisément restituable : *conscendere*, « monter », est un verbe utilisé en épigraphie métrique chrétienne associé à des termes évoquant le séjour éternel, comme par exemple sur une inscription du Pape Damase, datée de 383, *ICUR*, I, 329 = *ILCV*, 3446, 8,

aetheriam cupiens caeli conscendere lucem;

(1) La présence d'une ligature peut être tenue pour très vraisemblable dans les lettres NNC, sans cela incompréhensibles ; Burle lisait d'ailleurs à cet endroit ANC..., mais il s'est montré un copiste si médiocre pour le reste du texte qu'on ne peut s'autoriser de sa lecture pour proposer une restitution assurée.

(2) Comme par exemple la restitution gratuite de M. Clerc, *an<n>cilla*, « servante », à exclure absolument dans un texte manifestement consacré à un homme, ou même la restitution plus ingénieuse de F. Buecheler, *antistes*, « évêque », plausible sans doute, mais que l'on ne peut justifier facilement par les fragments de lettres conservés.

(3) Aucune attestation à l'Index des *ILCV*. Pour la recherche d'expressions parallèles à celles de l'inscription, on s'est limité à ce seul ouvrage : bien que vieilli aujourd'hui, et donc incomplet, il fournit cependant un choix d'exemples suffisant pour juger de la rareté ou de la fréquence d'une expression.

(4) On trouve par exemple sur une inscription du Pape Damase (fin du IV^e siècle, *ICUR*, II, 108, 59 = *ILCV*, 964, 6, *Christi perfectus amicus* et sur l'inscription de l'évêque de Lyon Viventius (VI^e siècle, *CIL*, XIII, 2396 = *ILCV*, 1071, 12, *coheredes... Christi*.

peut-être faut-il restituer au début du vers 3 une expression analogue, même si l'adverbe de mouvement *illuc*, « là-bas », semble annoncer à la fin du vers l'expression sensiblement équivalente, *limina*, « la demeure (éternelle) », qui figure à la fin du vers 4.

S'il n'est pas douteux que l'auteur de l'épithaphe a voulu exprimer que c'est à ses mérites (*merilis*) que le défunt doit de monter jusqu'aux demeures éternelles, il reste que le lien des deux mots *obvia merilis* n'est pas clair : faut-il rapporter *obvia* aux mots disparus qui auraient figuré avant *conscenderat*, et comprendre que le ciel gagné par le défunt « va au devant de ses mérites », et donc qu'il est leur juste récompense ? ou faut-il songer à la chute, banale dans les textes tardifs, du M final dans *obvia(m)*, et faire d'*obviam merilis* l'équivalent d'*ob merita* (« en raison de ses mérites »), au prix d'une approximation syntaxique que peuvent autoriser sans doute la date du texte et sa rédaction en vers ? De toute manière, le débat est de peu de conséquence pour la signification du texte, qui exprime un lieu commun de l'épigraphie métrique chrétienne. Banale en effet est la liaison entre les mérites et la récompense : on la trouve par exemple exprimée en des termes très voisins sur l'inscription métrique d'un évêque à Rome, datée de 526, *ICUR*, II, 57, 19 = *ILCV*, 985, 3-4,

(...) *caelestia regna sacerdos*
intravit merilis ante pa[rala] suis.

Le vers suivant n'entre pas moins dans des schémas convenus. On trouvera par exemple dans l'épithaphe métrique de l'évêque d'Arles Hilaire, mort en 449 (*CIL*, XII, 949 = *ILCV*, 1062 b) des rencontres surprenantes avec le vocabulaire de l'inscription aixoise. *Spolium* apparaît au vers 5,

hic carnis spolium liquit a[d] astra volans,

dans une phrase que structure l'opposition entre verbe à forme personnelle et participe présent, de sorte qu'on restituerait volontiers au vers 4 de l'inscription d'Aix une formule de même structure, comme

iam linquens] spolium intravit orans tua limina Xpe

(« bientôt, délaissant sa dépouille mortelle, il entra en triomphateur dans ta demeure, ô Christ ! »), dans laquelle la clause est identique, mot pour mot, à celle de l'épithaphe d'Hilaire d'Arles au vers 12,

nec mirum si post haec meruit tua limina, Christe.

Le texte aixois ajoute cependant à l'épithaphe arlésienne l'expression d'une entrée triomphale au Paradis, autre idée familière à l'épigraphie métrique chrétienne, que l'on trouve par exemple sur une inscription romaine de la deuxième moitié du ve siècle, *ICUR*, II, 172, 32 = *ILCV*, 1051, 10.

Iustinianus orans penetravit limina caeli.

Les notations plus originales commencent avec le vers 5,

.....] *praecipuus ecclesiae doctor,*

« éminent docteur de l'église », expression qui était sans doute précédée dans la partie disparue par un simple verbe d'état, probablement accompagné d'un qualificatif qui permettrait de remplir la lacune.

La formulation est originale. Le terme *doctor* se rencontre bien sur les tombes de savants, ainsi par exemple *ILCV*, 729, 1307, ou de notaires ecclésiastiques, comme à Rome, *ILCV*, 3778 A, et surtout dans les épithaphes épiscopales telles que *ILCV*, 1090 ou 1092 ; cependant *ecclesiae doctor* semble unique, au moins au témoignage de l'Index des *ILCV*, et l'on notera que lorsque Damase applique le terme *doctor* à saint Paul lui-même, il se contente de le faire

précéder de l'épithète *beatissime* (1) : on ne s'en étonnera guère car, dans la littérature même, l'expression est rarement, sinon jamais, employée à propos d'un homme en particulier, alors qu'elle est couramment utilisée pour désigner le corps des docteurs de l'Église (2).

L'auteur de l'inscription d'Aix a donc usé d'une louange inhabituelle, dont on pourrait restreindre l'étendue si l'on supposait dans la lacune initiale la présence d'un qualificatif rattaché à *ecclesiae* et précisant que le défunt a été un docteur pour l'église locale (3) : même dans ce cas pourtant, le titre resterait tout à fait inhabituel.

C'est également une qualité exceptionnelle qui est signalée au vers suivant dont on peut sans difficulté compléter la lacune initiale en restituant par exemple

instituit (4)] *carmen psalmografi canere David*,

« il fit chanter les poèmes de l'auteur des psaumes David » (5). Or le nom de David est très rarement mentionné en épigraphie chrétienne, — on ne le rencontre guère que sur les *tabellae defixionis*, à Rome et en Afrique —, et la mention des psaumes est elle-même assez rare (6). On notera cependant à Rome un parallèle métrique assez proche de l'inscription d'Aix, *IGUR*, II, 67, 27 = *ILCV*, 1195, 1-2.

*Hic levitarum primum in ordine vivens
Davidici cantor carminis isle fuit,*

qui est extrait lui aussi d'une épitaphe de clerc, d'un diacre plus précisément. Bien que le chant des psaumes soit la prière liturgique — et surtout monastique — par excellence, il n'est pourtant que rarement mentionné dans l'épigraphie, et sa présence à Aix contribue à son tour à faire sortir du commun le défunt anonyme à propos duquel il est mentionné.

Bien que le vers suivant retourne à un développement convenu, il n'en fournit pas moins une autre indication précieuse sur la personne du défunt, son âge. Dans le fragment conservé l'association du mot *quadragenis* « quarante (ans) », et de l'adverbe *feliciter*, « heureusement », ne peut guère s'expliquer que si *quadragenis* s'applique non pas à la durée de la vie du défunt, mais à celle des fonctions qu'il a exercées ou, pour reprendre les termes mêmes de l'inscription, de la *dignitas* qu'il a revêtue.

Même à une époque où l'espérance de vie était faible, on comprendrait mal en effet que l'on ait choisi pour qualifier une existence arrêtée à quarante ans l'adverbe *feliciter*, surtout lorsqu'il s'agit d'un clerc : l'âge requis pour l'ordination à la prêtrise étant de trente ans (7), le défunt aurait revêtu dix ans tout au plus la *dignitas* dont l'honneur l'inscription si *quadragenis* désigne son âge; en rapportant au contraire ce nombre à la durée de sa vie cléricale, on pourrait

(1) A. Ferrua, *Epigrammata damasiana*, Vatican, 1942, n° 1, v. 25.

(2) On s'en convaincra en consultant les exemples recensés dans le *Th. L. L.*, V, s.v., col. 1778, 71.

(3) C'était l'interprétation de Fauris de Saint-Vincens, qui proposait de restituer, *loc. cit.*, p. 359, *qui huius praecipuus ecclesiae doctor*. La restitution de l'abbé de Périer, *ibid.*, p. 371, n'est guère différente, *fuit huius praecipuus ecclesiae doctor*.

(4) Plutôt que *docuit*, sans doute trop bref, proposé par Saint-Vincens, *ibid.*, p. 359.

(5) *David* peut en effet se rattacher à *psalmografi*, car c'est un mot qui, au choix, peut être ou non déclina- ble. La Vulgate ne le décline pas et l'auteur du poème aixois s'est d'autant plus facilement plié à cet usage illustre qu'il avait besoin d'un D final pour son acrostiche.

(6) La mention de *David* apparaît sur deux *tabellae defixionis*, *ILCV*, 2388 (Rome) et 2388 adn. (Carthage); de son côté, l'Index des *ILCV*, s.v., ne fournit que trois mentions des psaumes.

(7) C'est l'âge indiqué par le canon 17 du concile d'Agde de 506, *Concilia Galliae*, éd. Ch. Munier, *Corpus christianorum*, CXLVIII, p. 201, ou le canon 1 du concile d'Arles de 524, *ibid.*, CXLVIII A, p. 43, qui se réfèrent à une discipline plus ancienne, attestée notamment par le canon 11 du concile de Néocésarée de 314.

lui supposer une vie d'au moins soixante-dix ans et l'on comprendrait mieux alors le choix de l'adverbe *feliciter*.

On s'arrêtera d'autant plus facilement à cette solution que l'habitude de distinguer dans la vie d'un clerc ses années de cléricature de son âge proprement dit se rencontre à l'occasion dans les textes littéraires ou épigraphiques (1), et que Le Blant a proposé de reconnaître un usage semblable sur une inscription très mutilée d'Aix-en-Provence, *N.R.*, 329, sur laquelle il propose de lire

...vixit annos sexage?]
nos ex quibus vixit in episcopatu...

Dans le cas présent, on admettra que seule la seconde mention avait été jugée digne d'intérêt, le texte exprimant sans doute que le défunt avait vécu dans ses fonctions à Aix heureusement quarante ans par une formule du type

vixit Aquis ou *vixit sacerdos*] *quadragenis feliciter aevo*.

Le texte revient curieusement pour finir à l'éloge du défunt. On doit sans doute reconnaître dans le vers 8 une coupe hephthémimère et l'on traduira le second hémistiché, *fuit dives in omnes* par : « il se montra riche à l'égard de tous » : c'est un éloge banal de la générosité du défunt que l'on trouve exprimé aussi en d'autres termes (*larga manu*) sur l'inscription aixoise que l'on vient de citer. Dans le premier hémistiché, on peut sans doute restituer à l'initiale *cu]**nclis*, très probablement précédé d'un adjectif de louange : une formule du type de *carus cu]**nclis pietate*, « cher à tous par sa piété » aurait l'avantage de se calquer sur l'expression *cunctis carus* que l'on trouve au vers 2, ligne 3, de l'épithaphe aixoise de Dextrianus que l'on a déjà eu l'occasion de citer (fig. 5); on pourrait cependant lui préférer *suavis cu]**nclis pietate*, « agréable à tous par sa piété », qui présente l'avantage d'avoir pour première lettre un S qui conviendrait bien pour terminer un nom propre, celui qui est donné par l'acrostiche initial de l'inscription. De toute manière, le sens de ce dernier vers d'une grande banalité ne fait aucun doute.

* *

Pour commenter vers après vers l'inscription, on n'a rencontré aucune difficulté à trouver des parallèles dans l'épigraphie chrétienne de la Basse Antiquité, et il suffirait de rassembler ces références dans un catalogue systématique pour montrer que l'épithaphe aixoise s'insère sans difficulté dans la série bien documentée des épithaphe métriques chrétiennes du IV^e au VI^e siècle. On n'éprouverait donc aucune gêne à proposer une datation si Fauris de Saint-Vincens n'avait de son côté catégoriquement assigné au texte une toute autre place, au X^e ou XI^e siècle : aussi faut-il maintenant juger de la force de son argumentation face au solide dossier épigraphique constitué chemin faisant en étudiant le texte.

Comme on a déjà eu l'occasion de le signaler, ce sont des critères d'ordre exclusivement paléographique qui motivent la datation de Saint-Vincens. Or les deux exemples qu'il évoque principalement en faveur de sa thèse ne sont guère convaincants.

Le premier est l'épithaphe d'Isarn, abbé de Saint-Victor de Marseille, encore conservée

(1) Le cas est net surtout pour les évêques (mais *sacerdos*, on le dira *infra*, peut désigner un évêque). Dans le domaine de la littérature, on retiendra l'exemple de la *Vita Caesaris*, du milieu du VI^e siècle, II, 46, *et inter haec septuagesimum tertium gereret totius vitae annum, e quibus quadragesimum in pontificatu*; dans celui de l'épigraphie, l'épithaphe de l'évêque africain Palladius, *CHL*, VIII, 2009 = *ILCV*, 1100, *vixit annis lli ex quibus vixit in epis. annis xii*.

aujourd'hui dans les cryptes de l'abbaye. Il est à écarter résolument, car cette inscription datée de la seconde moitié du ^x^e siècle ou du début du ^{xii}^e siècle (1) frappe par un aspect soigné, voire monumental, qui n'est pas la caractéristique principale de l'épithaphe aixoise dont aucune des lettres à forme caractéristique ne se retrouve d'ailleurs sur la plaque d'Isarn (2).

Le second parallèle est sans doute plus acceptable. C'est celui qui est fourni par l'inscription aixoise de Dextrianus que l'on a déjà eu l'occasion de signaler à deux reprises et sur laquelle on retrouve très précisément les A à traverse brisée et le Q de forme caractéristique de l'épithaphe du cloître, à côté d'autres lettres de forme très voisine elles aussi, comme les D (fig. 5) : à l'évidence, si les deux inscriptions n'ont sans doute été gravées ni par la même main, ni dans le même atelier, elles peuvent cependant figurer côte à côte dans une même série.

Mais rien ne prouve que l'inscription de Dextrianus soit du ^x^e siècle et les arguments ne manquent pas au contraire pour lui assigner une date beaucoup plus haute. Qu'il suffise de signaler par exemple que l'expression *obiit e saeculo astra petens*, qui figure l. 25, se retrouve exprimée sous des formes analogues à Aix et sa région à la fin du ^v^e et au début du ^{vi}^e siècle (3), et que d'autres arguments encore permettent, après Le Blant, d'« attribuer (l'inscription) au début du ^{vi}^e siècle » (4) — ou même à la fin du ^v^e siècle.

Contre une datation aussi vraisemblable, le seul argument — toujours d'ordre paléographique — que peut avancer Saint-Vincens est dénué de tout fondement : c'est la forme originale des Q (dans lesquels la barre est insérée à l'intérieur du cercle principal de la lettre) qui serait le signe d'une date tardive. Or Le Blant signale au moins deux inscriptions de la Viennoise qui présentent la même lettre à une date beaucoup plus haute (l'une, de Saint-Thomé, est datée de 487 (?), l'autre, d'Orange, est l'épithaphe de l'évêque Eutrope, mort en 494 (5)), et l'avance-

Illustration non autorisée à la diffusion

Fig. 5. — Inscription aixoise de Dextrianus (fin ^v^e-début ^{vi}^e siècle ?) Aix-en-Provence, réserves du Musée Granet. (Cliché de l'auteur).

(1) Une datation dans la seconde moitié du ^x^e siècle a été proposée par G. et D. Drocourt, *Saint-Victor de Marseille-site et monument*, Marseille, 1973, p. 63 : « (l'inscription) se place semble-t-il, entre la plaque tombale de Geoffroy, comte de Provence, datée de vers 1063, et celle « des Pisans » postérieure à 1100 » ; J. Hubert, *Date d'une inscription du musée d'Auxerre jadis attribuée au XI^e siècle*, dans *BSNAF*, 1957, p. 142-143, n. 3, songe à une datation légèrement plus tardive.

(2) Les A, par exemple, n'ont pas la traverse brisée, ni les Q la forme caractéristique reproduite sur la gravure faite pour Fauris de Saint-Vincens.

(3) On trouve sur l'inscription déjà citée du Pin (entre Aix et Marseille, datée de 506, l'expression parallèle *migravit ad astra* ; sur une autre inscription aixoise datée peut-être de 507, mais certainement de la fin du ^v^e ou du début du ^{vi}^e siècle, *CIL*, XII, 550 = *ILCV*, 1552, *migravit ad Dominum* ; mais aussi sur l'inscription déjà citée de l'évêque Hilaire d'Arles, mort en 449, *ad astra volans*.

(4) Ed. Le Blant, t. II, n° 624, p. 491.

(5) *Ibid.*, nos 481 A et 503.

ment de la recherche actuellement en cours pourra peut-être fournir d'autres exemples, en même temps qu'elle permettra avec la publication des clichés des inscriptions de mieux étudier l'ensemble de leur paléographie que sur les vignettes au trait du Recueil de Le Blant (1).

Loin de confirmer les conclusions de Saint-Vincens, l'étude de la paléographie permet donc de faire entrer ces deux inscriptions, — celle du cloître et celle de Dextrianus —, dans le *corpus* des inscriptions chrétiennes antiques, et, mieux encore, de les intégrer dans une série plus étroite, à côté des inscriptions de la Viennoise, auxquelles elles se rattachent aussi par leur style : rédigées l'une et l'autre en *quasiversus*, elles entrent en effet dans la série des inscriptions funéraires métriques qui fleurissent en Gaule du Sud-Est, précisément aux *v^e* et *vi^e* siècles (2).

On n'éprouvera donc aucun scrupule à rejeter la tradition fondée par Fauris de Saint-Vincens et l'on tiendra pour assuré que le clerc de l'inscription du cloître est bien un homme de la Basse-Antiquité, qui a sans doute vécu au *v^e* ou au *vi^e* siècle. Il reste à deviner son nom et à préciser ses fonctions.

* *

Celles-ci sont indiquées par le terme *sacerdos* dont on peut désormais chercher le sens précis, connaissant — au moins approximativement — la date de l'inscription. Dans la Basse Antiquité, *sacerdos* peut désigner un simple clerc, mais le terme s'applique le plus souvent à un évêque (3) : on croira d'autant plus volontiers que c'est dans ce sens que le mot a été utilisé sur l'épithaphe du cloître Saint-Sauveur que bien des traits de l'éloge métrique ne prennent leur sens plein que si le défunt a exercé des responsabilités de premier plan, qui ont pu mettre en valeur son évergétisme, évoqué au vers 8, ou son zèle en faveur de la foi qui lui a valu le titre de docteur de l'église, même locale (?) que lui décerne le vers 5. Ainsi se trouverait justifiée l'intuition d'Ernst Diehl, qui avait rangé l'inscription, on s'en souvient, sous la rubrique des *Episcopi gallici*.

Non contente d'entrer dans la série des inscriptions métriques de la Gaule du Sud-Est, l'épithaphe aixoise se rattacherait plus précisément encore à une tradition locale de louange des évêques défunts, si l'on accepte de suivre Le Blant dans l'interprétation de l'inscription déjà citée, *N.R.*, 329, qui en fait celle d'un autre évêque, dont on vante la générosité (*largam manu*, l. 9), la *castitas* (*talis castus*, l. 8) et que l'on montre entouré du peuple aixois (*Aquensium plebs*, l. 2) et soucieux de son troupeau (*grege*, l. 7), ce qui lui valut — comme au défunt du cloître Saint-Sauveur — l'entrée immédiate en Paradis (*ad caelum migravit*, l. 4).

(1) *Ibid.*, pl. 68, n° 413 et 67, n° 402. A défaut d'une comparaison suffisamment fournie avec des clichés d'inscriptions chrétiennes gauloises de la Basse-Antiquité, on notera que la comparaison avec les clichés d'inscriptions médiévales (surtout de Gaule du Sud-Est) fournis par P. Deschamps, *Étude sur la paléographie des inscriptions lapidaires de la fin de l'époque mérovingienne aux dernières années du XII^e siècle*, dans *Bulletin Monumental*, 89, 1929, p. 1-87 (avec XXV pl. h.-t.) semble exclure catégoriquement une attribution de la paléographie de l'inscription aixoise au Moyen Âge. Dans le même sens, A. Borg, *The cloister of the cathedral of St.-Sauveur, Aix-en-Provence*, exemplaire dactylographié, Princeton University, 1966, p. 11-12, doute lui aussi que l'inscription du cloître puisse être du Haut Moyen Âge.

(2) On trouvera de bons exemples de ce genre littéraire apprécié par l'épigraphie de l'Antiquité tardive dans l'étude d'H.-I. Marrou, *L'épithaphe de Sainte Casarie*, dans *Forma futuri-Studi in honore del Cardinale Michele Pellegrino*, Turin, 1975, p. 666-680 qui signale notamment, p. 666, les « nombreux et remarquables exemples (...) des épithaphe provenant du Sud-Est de la Gaule (...) datant en général du *vi^e* siècle plus ou moins avancé ».

(3) On se reportera aux exemples cités à l'Index des *ILCV*, qui offrent dans leur écrasante majorité cette acception ; chez le Pape Damase, *sacerdos* désigne toujours un évêque non martyr : A. Ferrua, *loc. cit.*, p. 122 ; en Gaule, le sens est le même : *RICG*, I, p. 147.

Il n'est pas inintéressant de noter que cette inscription fut trouvée « à l'angle de la rue de la Sabaterie (aujourd'hui rue Fauchier) et de la rue de la Glacière (1) », soit trois cents mètres au plus au Sud du cloître Saint-Sauveur. Les deux épitaphes aixoises consacrées (peut-être pour l'une, certainement pour l'autre) à un évêque proviennent donc sensiblement de la même zone très à l'écart de la nécropole chrétienne de Notre-Dame de la Seds, distante de près d'un kilomètre. Sans doute ont-elles été trouvées l'une et l'autre hors de tout contexte funéraire (l'une est un remploi, l'autre fut découverte sur un sol « couvert de cendres et de débris de poteries antiques (...) près des bains romains ») (2) et serait-il imprudent de tirer trop de conséquences de ce relatif voisinage peut-être fortuit ; au moins relèvera-t-on qu'une telle localisation n'est pas sans importance pour la connaissance de la topographie chrétienne d'Aix antique : elle permet de supposer que Saint-Sauveur — où est conservé un baptistère vraisemblablement antique — pouvait être dans l'Antiquité un centre au moins aussi important que Notre-Dame de la Seds, où se trouva pourtant sans doute, au moins pour un temps, la cathédrale, si l'on en juge par son nom.

Faute de place, on se limitera à cette seule remarque et l'on se tournera de nouveau vers l'inscription pour tenter de proposer un nom pour l'évêque d'Aix auquel elle est consacrée.

* *

Les lacunes de la documentation ne permettent pas de résoudre avec autant de certitude que précédemment ce problème aux données pourtant relativement précises, si l'on suit les indices fournis par l'inscription : il s'agit de rechercher dans la liste épiscopale d'Aix un évêque du ^v^e ou du ^{vi}^e siècle (3) dont le nom se compose de huit lettres et qui soit resté quarante ans en fonction, en manifestant certaines des qualités que lui attribue l'éloge métrique.

Or, si l'on excepte le cas de Lazarus, dont le bref passage sur le siège d'Aix autour des années 408-411 est bien documenté à cause de ses démêlés avec la Papauté (4), la série des évêques d'Aix n'est parfaitement assurée — ou en tout cas acceptée par tous les commentateurs — qu'à partir du pontificat de Basilius, dans la seconde moitié du ^v^e siècle ; avant Basilius, la situation est beaucoup plus confuse et les commentateurs ont essayé, sans parvenir à un accord, de combler les lacunes ou de réparer les incohérences de la tradition.

Il paraîtrait d'autant plus déplacé d'établir ici une édition critique de cette liste que sa réalisation risquerait de compromettre la solution du problème posé par l'épitaphe : la seule méthode qui s'impose au contraire, sans juger au fond de la légitimité des restitutions proposées, est de retenir toutes celles qui paraissent suffisamment vraisemblables, puisqu'aussi bien elles fournissent des candidats possibles pour remplir des lacunes béantes de la liste épiscopale ; par scrupule, on sera même conduit en cas de concurrence à trancher en faveur d'un évêque dont le nom en huit lettres peut convenir à l'acrostiche du cloître : c'est ainsi qu'au Triferius

(1) L'indication, empruntée à Le Blant, *loc. cit.*, est peut-être légèrement erronée, car les deux rues sont parallèles. La *Forma Orbis Romani (FOR)*, V, B.-d.-R., par F. Benoit, Paris, 1936, localise l'inscription, sous le n° 16 pour Aix, à l'Est du pâté de maisons limité par ces deux rues.

(2) Ed. Le Blant, *ibid.*

(3) C'est en effet l'époque où semblent le mieux représentées les épitaphes métriques, comme on l'a signalé *supra*, p. 212, n. 2.

(4) Devenu évêque à la faveur de l'usurpation de Constantin III, il fut chassé de son siège à la chute de ce dernier et termina sans doute ses jours à Marseille, où son épitaphe était conservée jusqu'au début du ^{xviii}^e siècle au moins dans les cryptes de l'abbaye Saint-Victor, où Peiresc la copia. Sur tous ces points on pourra se référer à H.-I. Marrou, *Jean Cassien à Marseille*, dans *Revue du Moyen Âge latin*, I, 1945, p. 5-6 et 17-26 = *Patristique et humanisme — Mélanges par H.-I. Marrou, Patristica Sorbonensia*, 9, Paris, 1976, p. 363-372.

que M. Jean-Rémy Palanque propose de placer entre 394 et 406 (1), on préférera le Remigius ou Remedius, sûrement attesté entre 394/6 et 419, qui a pourtant été rejeté par tous les éditeurs de la liste épiscopale, à l'exception de Babut et d'Élie Griffe (2).

On peut ainsi reconstituer une liste, largement hypothétique mais ininterrompue, des évêques d'Aix du ^v^e et du ^{vi}^e siècle, dans laquelle ne subsiste aucun intervalle supérieur à trente ans entre la dernière intervention documentée d'un évêque et la première mention de l'évêque suivant.

Le nom de l'évêque mentionné sur l'épithaphe du cloître — qui a siégé quarante ans — a donc toute chance de figurer sur cette liste, qui ne fournit que quatre noms en huit lettres. Un seul peut être éliminé immédiatement, son titulaire n'ayant pas été pendant quarante ans en fonction comme évêque d'Aix : c'est celui de Pientius, qui prend place entre Franco, évêque au moins jusqu'en 575 et Protasius attesté pour la première fois en 596. Les autres noms sont ceux de Remigius ou Remedius, déjà nommé, dont la durée du pontificat est inconnue, mais peut être indéfiniment prolongée faute de prédécesseur suffisamment sûr à lui attribuer; d'Auxanios ou mieux Auxonios qui a été retenu, contre l'avis de Mgr Duchesne, par les études les plus récentes sur le diocèse d'Aix (3) : son activité s'étend sur plus de trente ans, entre 431 et 465, et l'on pourrait sans difficulté la porter jusqu'à quarante, tant la lacune dans laquelle Auxonios prend place est considérable; de Basilius enfin, qui est unanimement accepté, et clairement attesté autour des années 470-475 : son successeur Maximus n'apparaissant qu'en 524, on pourra sans difficulté lui supposer un long pontificat, d'ailleurs documenté par une inscription aixoise, *GIL*, XII, 591 = *ILCV*, 1066 adn., qui semble indiquer qu'il vivait encore en 494 (4).

(1) J.-R. Palanque, *Les évêchés provençaux à l'époque romaine*, dans *Provence Historique*, I, 1951, p. 129; *Le diocèse d'Aix-en-Provence*, Aix, 1975, p. 17.

(2) Bien que Remigius ait été omis par tous ses devanciers, et notamment L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, 2^e éd., Paris, 1907, t. I, p. 101, n. 2, E.-Ch. Babut, *Le concile de Turin — essai sur l'histoire des églises provençales au V^e siècle et sur les origines de la monarchie ecclésiastique romaine*, Paris, 1904, lui a consacré toute une notice, p. 235; seul de tous les commentateurs ultérieurs, E. Griffe, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, II, *L'église des Gaules au V^e siècle*, 2^e éd., Paris, 1966, p. 252, pense que cet évêque pourrait prendre place dans la liste épiscopale avant et après Lazarus, dont le pontificat n'aurait été qu'un intermédiaire.

(3) Contre L. Duchesne, *loc. cit.*, p. 280, la *Gallia christiana novissima*, I, Aix, Montbéliard, 1889, col. 29-31, proposait de maintenir Auxanios sur le siège d'Aix de 431 à 475; E.-Ch. Babut, *loc. cit.*, p. 293, croit à l'existence d'un Auxonios évêque d'Aix attesté entre 431 et 462, à distinguer d'un Auxanios, dont le siège est inconnu, qui est mentionné dans un document de 475; J.-R. Palanque, *Les premiers évêques d'Aix-en-Provence*, dans *Mélanges Peters = Analecta Bollandiana*, 67, 1949, p. 377-383; *Les évêchés provençaux*, *loc. cit.*, p. 129-130; *Le diocèse d'Aix*, *op. cit.*, p. 17, a repris et approuvé l'argumentation de Babut.

(4) L'épithaphe est malheureusement mutilée. On lit à la première ligne conservée, avant le mot *notar(ius)* suivi, l. 2, de la mention *Basilio epi(scopo)* les restes de deux lettres qui peuvent s'interpréter indifféremment *li* ou *et*. Dans le premier cas, il s'agirait de la fin d'un nom propre au génitif, qui pourrait éventuellement indiquer l'origine du défunt, « fils ou fille de N., notaire ecclésiastique »; dans le second, au contraire, on pourrait penser que l'inscription nomme le défunt, avec le titre de *lector et notarius*, par exemple, dont on a des attestations littéraires. Si l'on doit retenir cette dernière interprétation, la plus vraisemblable, car la filiation est rarement marquée en épigraphie chrétienne, l'extrême jeunesse du défunt (23 ans, 2 mois et 8 jours), dont les fonctions semblent bien liées à l'épiscopat de Basilius, conduit à penser que, même si l'évêque était mort au moment de la rédaction de l'épithaphe en octobre 494, son décès n'a pas pu être de beaucoup antérieur à celui de son notaire. La mention de l'évêque sur l'épithaphe rend cependant beaucoup plus vraisemblable l'hypothèse qu'il était encore vivant à cette date. On peut supposer d'autre part, sur la foi du texte cité à la n. 7, p. 215, qui place Basilius, par ordre de préséance, entre Leontius, Faustus et Graecus, dont les dates d'accession à l'épiscopat sont au plus tard 461 pour le premier et 475 pour le dernier, que le pontificat de Basilius fut inauguré autour des années 465-470. Sa présence certaine à la tête de l'église d'Aix est donc assurée pour une durée d'une trentaine d'années au moins.

Entre ces trois noms la partie n'est pas égale à cause du déséquilibre de la documentation, qui privilégie à l'excès Basilius au détriment de ses deux concurrents.

Sur Remigius ou Remedius la documentation officielle se réduit en effet à peu de choses : entre 394/6 et 419, il signe les actes de deux conciles et reçoit deux lettres du Pape (1) ; c'est suffisant pour être assuré de son existence, mais non pour connaître sa personnalité car il n'est pas personnellement engagé dans les affaires auxquelles son nom est associé. Sur sa vie privée cependant un document d'une nature toute différente jette un jour assez inquiétant : il s'agit de la chronique de 452, qui rapporte qu'il fut accusé d'adultère en 408 (2), et alors déposé pour laisser place à Lazarus si l'on doit faire de lui un aixois. Sans doute le document peut-il être taxé de partialité, et sans doute aussi a-t-on supposé que l'accusation fut rapportée et suivie d'une réhabilitation (3) ; il reste cependant que ce que l'on sait de Remigius ou Remedius ne permet guère d'en faire le titulaire de l'épithaphe du cloître, même si l'on tient compte du fait que les éloges métriques passent volontiers sur les points douloureux de la biographie d'un défunt, et usent plus volontiers encore d'exagération, voire d'invention, pour louer ses qualités supposées.

Le dossier d'Auxonius est encore plus réduit, puisqu'il n'est connu que par une lettre pontificale de 431 qui le présente comme suffragant de Venerius de Marseille et surtout par l'activité qu'il déploie autour des années 463/5 dans l'affaire embrouillée de l'évêché de Nice-Cimiez (4) : ces documents montrent bien la détermination de l'homme, mais l'ensemble du dossier est trop peu fourni pour permettre d'accepter ou de refuser d'inscrire Auxonius sur l'inscription de Saint-Sauveur.

La figure de Basilius est beaucoup mieux connue, essentiellement grâce à une lettre de Sidoine Apollinaire que connaissait Grégoire de Tours et qui a heureusement été conservée (5). Les détails qu'elle fournit pèsent sans doute d'un poids très lourd face aux maigres renseignements que l'on possède sur les deux autres évêques ; au moins doit-on reconnaître qu'ils vont tous dans le sens indiqué par l'inscription métrique du cloître Saint-Sauveur.

Si Basilius apparaît dans ce texte daté de la fin du printemps ou du début de l'été 475 (6) comme l'un des chefs de l'église provençale chargé, avec les évêques d'Arles, Riez et Marseille, de difficiles négociations avec le roi Euric (7), il est juste de mentionner aussi que Sidoine le tient pour un saint (8), un maître de vie spirituelle (9) et, plus encore, pour un redoutable

(1) Il signe au concile de Nîmes de 394/6, *Concilia Galliae, loc. cit.*, p. 51 et à celui de Turin (de 398 ?), *ibid.*, p. 56, et reçoit la lettre du Pape Zosime du 3 octobre 417 (Jaffé, 337), publiée par L. Duchesne, *loc. cit.*, p. 101-102 et celle du Pape Boniface du 13 juin 419 (Jaffé, 349), *PL*, XX, 756.

(2) *Chron. min.*, éd. Mommsen, *MGH, Auct. Antiquis.*, IX, 1, p. 652.

(3) La chronique peut en effet avoir adopté une position partisane dans la relation des événements qui ont déchiré l'épiscopat provençal autour des années 408-411 : favorable aux thèses marseillaises, et donc à Lazarus, elle a pu se faire l'écho de ragots colportés contre son adversaire possible Remigius. On devra d'autre part, songer à une réhabilitation de Remigius, si l'on admet avec E. Griffe, *loc. cit.*, qu'il a repris son siège épiscopal après le court intermède de l'épiscopat de Lazarus.

(4) Il reçoit en 431 une lettre du Pape Célestin (Jaffé, 381), *PL*, I, 528 ; l'affaire de Nice-Cimiez est évoquée dans une lettre du pape Hilaire de 463/6 (Jaffé, 562), *PL*, LVIII, 20.

(5) Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, II, 25 ; Sidoine Apollinaire, *Epist.*, VII, 6, éd. A. Loyen Paris, Les Belles Lettres, 1970, p. 43-46.

(6) *Ibid.*, p. 214.

(7) *Ibid.*, § 10, p. 46 : *Tu sacratissimorum pontificum Leontii, Fausti, Graeci, urbe, ordine, civitate, medius inveneris : per vos mala foedera currunt, per vos regni ultriusque pacta condicionesque portantur.*

(8) *Ibid.*, § 4, p. 44 : *Nec nobis peccatoribus hic accusare, nec vobis sanctis hic discutere permissum est.* Dans la langue du temps, *sanctus*, il est vrai, peut passer à l'occasion pour un lieu commun, presque une formule de politesse ; ici pourtant, l'antithèse qu'il forme avec *peccator* lui rend certainement son sens fort.

(9) *Ibid.*, § 1, p. 43 : *Porro autem, quod ad communem conscientiam pertinet, tu patronus...*

apologiste qui savait transpercer du glaive des témoignages spirituels les théologiens de l'arianisme (1), tous traits qui font que c'est à lui plutôt qu'à ses collègues dans l'épiscopat que Sidoine préfère adresser sa supplique (2).

Quand on aura ajouté que cet homme considérable participa au concile tenu à Arles vers 470 pour condamner les thèses trop strictement augustinienne du prêtre Lucidus (3) et qu'il contribua ainsi, aux yeux de ses contemporains, à définir une orthodoxie finalement provisoire, on pourra considérer, me semble-t-il que les termes *ecclesiae doctor* de l'épithaphe aixoise conviendraient sans doute à un évêque doué de tant de qualités et de personnalité, surtout si l'on tient compte de l'exagération verbale que l'entraînement poétique du texte a pu autoriser.

Les antécédents de Basilius ne sont pas moins intéressants : prêtre de l'église d'Arles au temps d'Hilaire à l'enterrement duquel il assista en 449, détournant par un subterfuge l'enthousiasme d'une foule avide de reliques (4), il était donc le disciple ou au moins le compagnon d'un ancien moine de Lérins qui manifesta même dans ses fonctions d'évêque son attachement au monachisme en fondant des monastères à Arles (5). Basilius n'aurait-il pas pris au contact d'Hilaire ce goût pour le chant des psaumes auquel fait allusion le vers 6 de l'épithaphe aixoise ? Plus même, si l'on admet à cet endroit la restitution *instituit*, n'aurait-il pas, comme Césaire d'Arles, cet autre lérinien, institué pour ses prêtres l'obligation de réciter l'office monastique (6) ? Quoi qu'il en soit de cette dernière supposition, impossible à prouver, n'est-il pas troublant en tout cas de constater la rencontre, déjà signalée, du vers 4 de l'épithaphe aixoise avec deux fragments de vers de celle d'Hilaire d'Arles, cette « perle des évêques » (7) ?

Des indices multiples et concordants semblent donc faire de Basilius un titulaire idéal pour l'inscription métrique d'Aix ; on devra cependant s'interdire d'être trop affirmatif en songeant qu'une trop grande obscurité entoure les autres noms possibles pour que la balance soit vraiment égale entre tous les candidats : l'attribution du texte aixois à Basilius est donc possible, mais non certaine.

* * *

Le dossier refermé, on se doit de rassembler les conclusions inégalement assurées auxquelles son étude a conduit : l'épithaphe métrique du cloître d'Aix est certainement un texte antique, presque à coup sûr dédié à un évêque qui pourrait être Basilius, évêque d'Aix dans la seconde moitié du v^e siècle, et si cette dernière conclusion ne peut que rester hypothétique, au moins devra-t-on reconnaître que les indices fournis par l'épithaphe mutilée permettent de l'étayer solidement.

Jean GUYON

attaché de recherches au C.N.R.S.

(1) *Ibid.*, § 2, p. 43 : *Memini probe, quo polleas igne sensuum, fonte verborum, qui viaerim Modaharium, civem Gothum, haereseos Arriane iacula vibrantem quo la spiritualium testimoniorum mucrone confoderis.*

(2) *Ibid.* (la citation est la suite de la phrase mentionnée à la note précédente, : *Servata ceterorum tam reverentia quam pace pontificum non iniuria tibi defleo...*

(3) Concile d'Arles, * c. a. 470 *, *Concilia Galliae, loc. cit.*, p. 159.

(4) *Vita Hilarii*, éd. S. Cavallin, *Skifter utgivina av velenskaps societaten*, 40, Lund, 1952, § 29, p. 106.

(5) Notamment le fameux *Hilarianum* identifié par F. Benoît, *Les cimetières suburbains d'Arles dans l'Antiquité et au Haut Moyen Âge*, Paris-Vatican, 1935, p. 16 sq. ; *L'Hilarianum...*, dans *Saint-Germain d'Auxerre et son temps, Congrès d'Auxerre*, 1950, p. 181 sq., dont la dénomination précise, sinon l'existence est sujette à caution : on se reportera à la mise au point de P.-A. Février, *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIV^e siècle*, Paris, 1964, p. 70-71.

(6) *Vita Caesarii*, I, 15, *MGH, SRM*, III, p. 462 : *instituit ut quotidie tertiae sextae et nonae in sancti Stephani basilica clerici cum hymnis cantarent.*

(7) *Spolium et limina Xpe*, attestés au v. 4 de l'inscription d'Aix, se rencontrent, on l'a dit, aux v. 4 et 12 de l'épithaphe d'Hilaire qui dépeint, au v. 8, l'évêque comme *gemma sacerdotum*.